



**Syria**  
Archéologie, art et histoire

III | 2016  
Henri Seyrig (1895-1973)

---

## La publication d'*Antiquités syriennes* VII Hommage à Henri Seyrig

Bérénice Lagarce-Othman et Frédéric Alpi

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/5323>

DOI : 10.4000/syria.5323

ISSN : 2076-8435

### Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

Pagination : 267-277

ISBN : 978-2-35159-801-6

ISSN : 0039-7946

### Référence électronique

Bérénice Lagarce-Othman et Frédéric Alpi, « La publication d'*Antiquités syriennes* VII  
Hommage à Henri Seyrig », *Syria* [En ligne], III | 2016, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 10 juin  
2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/5323> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.5323>

---

## LA PUBLICATION D'ANTIQUITÉS SYRIENNES VII HOMMAGE À HENRI SEYRIG

Bérénice LAGARCE-OTHMAN  
Frédéric ALPI

---

À côté de ce colloque, qui marque les quarante ans de la disparition d'Henri Seyrig, un autre événement scientifique est récemment venu évoquer la mémoire de ce grand savant : l'achèvement, par la publication du dernier volume de la série *Antiquités syriennes*<sup>1</sup>, de ce qu'il considérait un peu comme ses œuvres complètes.

Cette parution, qui n'avait que trop tardé, était, à l'origine, un projet de Raoul Curiel, grand ami d'Henri Seyrig. Sa réalisation est due avant tout à la persévérance de François Villeneuve, qui, à la demande de Christian Augé, s'y est employé à partir de 1980 et qui, après maintes péripéties — rappelées dans l'avant-propos —, a relancé l'entreprise en 2011, jusqu'à son aboutissement. Marc Griesheimer a prêté son concours actif et a permis au volume de paraître sous la forme du premier numéro des *Suppléments à Syria*.

Le recueil comprend les articles, revus et corrigés par lui, qu'Henri Seyrig publia dans *Syria* entre 1970 et 1972, ainsi que les notices nécrologiques qu'il consacra dans cette revue à six figures éminentes de l'archéologie et de l'épigraphie, et celle qu'y donna Ernest Will sur Seyrig lui-même. Ce qui confère sans doute le plus de valeur à ce précieux instrument de travail — et ce qui a assurément demandé aux éditeurs la besogne la plus importante — est l'index général et extrêmement détaillé qu'il comporte, et qui couvre les sept volumes. Henri Seyrig avait intégré cet index dès la publication du premier tome d'*Antiquités syriennes*, confirmant qu'il concevait d'emblée comme un tout organique l'ensemble des articles qu'il devait, à partir de 1931, faire paraître dans *Syria* et, parfois, dans les *Annales archéologiques arabes syriennes*.

De fait, la substance de ce volume VII entretient un rapport d'étroite cohérence avec celle des volumes précédents, qu'elle prolonge et complète sur nombre de matières. *Antiquités syriennes* VII est ainsi représentatif des centres d'intérêt de Seyrig en général, et de la série *Antiquités syriennes* en particulier, par plusieurs des sujets fondamentaux qu'il aborde :

- la constitution de l'empire séleucide et l'histoire de la Tétrapole (notamment dans l'article 92, « Séleucus I et la fondation de la monarchie syrienne », p. 44-65) ;
- les questions de religion qui tiennent le plus à cœur à Seyrig depuis longtemps, notamment celles des cultes de Palmyre, d'Héliopolis, de Hiérapolis et celle des idoles bétyliques (*passim*) ;
- une de ses préoccupations récurrentes est, en particulier, la question de la « solarisation » des entités divines : l'article 95 (« Le culte du Soleil en Syrie à l'époque romaine », p. 102-138) y est entièrement consacré ; l'aspect solaire de Malakbêl et de Mercure d'Héliopolis est traité dans l'article 93. On mesure, en particulier, le parcours accompli depuis l'article 57, « Questions héliopolitaines » (*Syria*, 31, 1954), dans *Antiquités syriennes* V, où Henri Seyrig emboîtait le pas à son maître René Dussaud, qui affirmait en particulier que le dieu de l'orage local de Baalbek avait été assimilé au soleil à l'époque

1. VILLENEUVE & LAGARCE-OTHMAN 2013.

hellénistique, tandis que la ville prenait le nom d'Héliopolis<sup>2</sup> ; Seyrig osait tout au plus nuancer çà et là les conclusions de Dussaud. Depuis, l'opinion de l'auteur a beaucoup évolué, et non seulement l'article 95, mais aussi des passages d'autres articles, s'emploient à déconstruire l'ancienne théorie de la solarisation des divinités syriennes à l'époque hellénistique, théorie qui comptait Franz Cumont parmi ses principaux tenants.

— autre constante : l'intérêt pour l'apport parthe dans les civilisations riveraines de la Méditerranée ;  
 — et encore : les supports qui sont les plus familiers à Seyrig, tels les timbres amphoriques (notamment l'article 91, « Sur l'usage de timbrer les amphores »), les intailles, les tessères et autres médaillons.

Ce qui est un peu plus nouveau est l'ampleur que prend ici son enquête sur les éventuels caractères arabes décelables dans la religion d'époque hellénistique et romaine en Syrie (notamment l'article 89, « Les dieux armés et les Arabes en Syrie »), thématique plusieurs fois effleurée par le passé.

On reconnaîtra aisément le mode d'investigation dont Seyrig est coutumier dans les articles de la série *Antiquités syriennes* : l'auteur part, la plupart du temps, d'une observation qu'il a relevée au cours d'une lecture et qu'il désire approfondir et compléter — ou, plus souvent, contester —, ou d'un objet qui lui est passé entre les mains et qu'il souhaite porter au plus vite à la connaissance du public<sup>3</sup>. Ses relations très étendues au sein de la société libanaise comme dans le milieu intellectuel français lui permettent en effet d'avoir accès à quantité de collections privées, sans compter les objets composant sa propre collection, qu'il enrichit en permanence.

L'auteur n'a, comme à son habitude, pas apporté beaucoup d'ajouts ou de modifications aux textes originaux pour leur publication en recueil, en partie parce que ses premières interprétations étaient souvent justes et avisées, reposant sur un examen minutieux des œuvres présentées et sur un œil très sûr, ce qui fait que ses déchiffrements d'inscriptions ou que ses analyses de monuments étaient souvent d'emblée les bons. À ce jour, la recherche sur la Syrie et le Liban des époques classiques est tributaire de nombre d'identifications faites par Seyrig et qui sont toujours valides, par exemple la plupart de ses observations, d'une grande perspicacité, sur la religion palmyrénienne, ou sur celle d'Héliopolis-Baalbek.

Néanmoins, un certain nombre de rectifications indispensables ont été portées. Au reste, l'essentiel des additions prévues par Seyrig pour *Antiquités syriennes* VII relève de la mise à jour bibliographique, consistant principalement en renvois à des ouvrages que l'auteur a consultés depuis la publication de ses articles et qui sont pertinents pour les sujets abordés. Le plus gros de ces références bibliographiques additionnelles est dû à la parution en 1972 de *Dédicaces faites par des dieux (Palmyre, Hatra, Tyr) et des thiasés sémitiques à l'époque romaine*, de Józef Tadeusz Milik, ouvrage que Seyrig a lu avec un grand intérêt et dont il connaissait déjà auparavant une bonne partie du contenu, du fait de ses relations étroites avec Milik.

Nous avons, pour notre part, conservé quelques bizarreries d'orthographe, et une exceptionnelle faute d'inattention : dans l'article 91 (« Sur l'usage de timbrer les amphores »), p. 41, n. 3, Seyrig convoque, à tort, une citation de Heinrich Fuhrmann — *Philoxenos von Eretria* (1931), p. 352 : « *Amphoreninschriften, die zweifelsohne den Namen des Erzeugers des Weines ... enthalten haben werden* » [« des inscriptions sur amphores qui, sans aucun doute, ... ont dû contenir le nom du producteur du vin »] — comme attestant que Fuhrmann expliquerait la pratique de timbrer les amphores par le désir « de garantir le volume du récipient » (mais peut-être la note est-elle tout simplement mal placée, car elle serait pertinente quelques mots plus loin, après « origine »).

2. SEYRIG 1958, p. 99-100 : « Au terme de son étude sur les *Temples et cultes de la triade héliopolitaine à Baalbek*, M. René Dussaud résumait ainsi la discussion à laquelle il venait de soumettre les monuments et les textes : "À l'époque hellénistique le clergé de Baalbek, rompant avec la tradition que conserva Hiérapolis, établit un hardi syncrétisme. Il identifie le Hadad local au Soleil, couvre du nom de Zeus la nouvelle entité, et fait adopter pour la ville le nom d'Héliopolis. (...)" Il y a peu de chose à ajouter à ce raccourci pénétrant, dont il est peu probable que la teneur soit sensiblement modifiée par les études futures. »
3. Une exception notable à cette façon de procéder est l'article capital sur « Séleucus I et la fondation de la monarchie syrienne » (VILLENEUVE & LAGARCE-OTHMAN 2013, article 92), qui part d'un questionnement historique.

Ayant reçu une formation égyptologique et m'intéressant aux interactions entre les religions du Proche-Orient et de la Vallée du Nil, je nourris naturellement un tropisme pour les éléments qui témoignent de phénomènes syncrétiques dans ce domaine.

Il est passionnant de suivre les réflexions qu'a menées Henri Seyrig, à travers la totalité des volumes des *Antiquités syriennes*, sur le culte éminemment syncrétique de Jupiter héliopolitain et de la triade divine vénérée à Baalbek, un de ses sujets de recherches de prédilection<sup>4</sup>. Il me semble cependant que, dans le souci légitime de parer aux théories infondées qui attribueraient tout uniment à l'Égypte l'origine des divinités d'Héliopolis du Liban, Seyrig a congédié un peu sommairement la question des influences pharaoniques qui ont pu se manifester dans la religion de Baalbek. Il écrit ainsi, à propos des images de Jupiter héliopolitain :

« Il est vrai que ces idoles, qui sont du type engainé, portent quelquefois sur leur gaine un disque ailé à l'égyptienne, parfois aussi un buste du Soleil ; mais le disque ailé n'est qu'un attribut général, destiné à accréditer l'origine égyptienne du culte ; et le buste du Soleil figure simplement à son rang parmi les bustes des autres planètes, qui expriment la suprématie cosmique du dieu. Quant au fouet, regardé par Macrobe comme celui de l'aurige céleste, il n'est que l'héritier d'une arme divine orientale. »<sup>5</sup>

La plupart des commentateurs postérieurs ont repris ces restrictions, reconnaissant au dieu de Baalbek quelques traits égyptisants superficiels (disque encadré d'*uræi*, coiffure calamistrée, *pschent*), mais réfutant l'éventualité d'un culte venu d'Égypte<sup>6</sup> ; l'essentiel des objections porte régulièrement sur le prétendu caractère solaire de Jupiter d'Héliopolis, caractère allégué par Macrobe dans ses *Saturnales*, et qui devrait se constater si la théologie de la cité libanaise avait bel et bien été importée d'Héliopolis d'Égypte, centre culturel du grand dieu solaire Rê-Atoum. La critique se limite ordinairement, sur le chapitre des parentés égyptiennes éventuelles de la religion de Baalbek, à l'examen et à la contestation de ces caractéristiques censément solaires<sup>7</sup>.

Loin de prétendre réhabiliter l'idée d'une origine égyptienne du culte de Jupiter héliopolitain ou d'un syncrétisme solaire de cette divinité, je voudrais simplement souligner quelques points de son iconographie dont la similitude avec des traits égyptiens est, à mon sens, frappante, et qui rendent au moins vraisemblable l'action de certaines influences venues de la Vallée du Nil. L'un des traits les plus remarquables de l'image du dieu telle qu'elle est connue par les monuments et objets d'époque impériale est évidemment la gaine (ou *ependytes*, suivant une terminologie tirée du grec) dont il est systématiquement emmaillotté et qui ne laisse libres que les bras, le cou et la tête. Les divinités ainsi vêtues d'une gaine couverte d'attributs en relief existent, avant le Jupiter d'Héliopolis, en Asie Mineure, dont la célèbre Artémis d'Éphèse. L'inspiration la plus directe qui aura donné lieu au type du Jupiter engainé est sans nul doute ce modèle élaboré en Anatolie au I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. Cependant, comme cela a déjà été remarqué par le passé, la gaine jovienne diffère de celle de la déesse polymaste en ce qu'elle monte plus haut sur le torse du dieu et couvre également l'arrière de son corps, enveloppant donc beaucoup plus complètement le personnage<sup>8</sup>.

4. Sur ce culte et la triade héliopolitaine, cf. en particulier HAJJAR 1977 et 1985.

5. VILLENEUVE & LAGARCE-OTHTMAN 2013, p. 111 (article 95, « Le culte du Soleil en Syrie à l'époque romaine »).

6. Par ex. ALIQUOT 2009, p. 201 : « l'apparition, sur l'idole du dieu, de divers attributs égyptisants (fouet, coiffure calamistrée avec le *pschent*, disque solaire ailé flanqué d'*uræi* remplaçant l'aigle jovien) procède probablement de l'intention de donner un lustre prestigieux au culte local, conformément à l'égyptomanie en vogue sous l'Empire » ; *ibid.*, p. 182, « Il est bien plus probable que la référence à l'Égypte traduise la revendication d'une origine égyptienne plutôt qu'elle ne permette de prendre le *De Dea Syria* ou Macrobe au pied de la lettre » ; KROPP 2010, p. 239 : « *it has long been shown that Syro-Phoenician art had been adopting Egyptian elements since the Bronze Age. The kalathos, for instance, has a long pedigree as a standard headgear of Phoenician deities. They, rather than Egypt itself, are a more likely source of Egyptian-looking imagery re-employed one millennium later. Some elements, such as the pschent headdress, are so rare and ephemeral that they are more likely to be Egyptianising traits added at a late stage of the cult when the Egyptian "tradition" gained credence* » ; BEL 2012, p. 13 : « Il vaut [...] mieux privilégier, pour expliquer nos motifs égyptiens, la mode égyptisante, traditionnelle dans la région ; elle a pu être amplifiée à la fin de l'époque hellénistique par le clergé lui-même pour bénéficier de la notoriété du sanctuaire égyptien homonyme. »

7. Par ex. KROPP 2010, p. 237-240.

8. Cf. FLEISCHER 1973, p. 91, 347.

Quant à la posture de Jupiter élevant un fouet au-dessus de sa tête, elle est manifestement héritée de l'attitude consacrée du dieu de l'orage cananéen, attestée à partir du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. au Proche-Orient occidental et dans laquelle Baal Haddu brandit un objet qui, dans les cas où il est identifiable, est généralement une arme. Cette ascendance avait déjà été reconnue par Seyrig et se trouve d'autant plus plausible que le grand dieu d'époque romaine est apparemment lui-même un dieu de l'orage, dieu agraire de la fertilité, comme le montrent les épis de blé qu'il tient souvent dans une main ou qui ornent son *calathos*, les taureaux qui l'accompagnent, ou encore le foudre représenté sur les flancs de sa gaine et parfois associé aux dédicaces à son nom<sup>9</sup>.

Toutefois, le type spécifique né de la combinaison de ces deux éléments — gaine qui emmaillote le corps de haut en bas et fouet brandi dans une main — évoque très nettement un troisième modèle, qui est rarement mentionné : le dieu Min, ou Amon-Min, l'une des divinités majeures du panthéon égyptien, qui se caractérise, précisément, par son aspect momiforme et par le chasse-mouche, ou fléau, qu'il lève bien haut au bout de son bras. Peter W. Haider a signalé le rapport entre l'attitude de Jupiter héliopolitain et celle du dieu Min, mais sans étendre son rapprochement à l'emmaillotement commun des idoles<sup>10</sup>. Or Min n'est pas une divinité solaire, contrairement à la plupart des entités égyptiennes auxquelles la recherche s'est souvent efforcée de rattacher le dieu d'Héliopolis du Liban, mais bien le dieu par excellence de la fertilité, tant celle de la terre que celle des êtres vivants, fonction soulignée par son image ithyphallique. Si ce dernier trait ne se rencontre pas parmi les caractéristiques de Jupiter héliopolitain, il y a une forte probabilité que le reste de la silhouette de Min se soit tout de même combinée aux autres sources d'inspiration à partir desquelles s'est forgée l'iconographie du dieu gréco-romain. Son caractère de dieu agraire rapproche en effet Min de la personnalité de Jupiter héliopolitain, lui-même héritier du dieu de l'orage local. C'est du moins une piste que je suggère, en manière de prolongement aux vues d'Henri Seyrig sur l'idole de Baalbek.

Le rapprochement est d'autant plus tentant que le symbolisme égyptien de la gaine momiforme des divinités s'y prête éminemment : les trois grands dieux emmaillotés du panthéon égyptien, Osiris, Ptah et Min, ont pour traits saillants leurs fonctions de divinités du renouveau, de pourvoyeurs de vitalité et de procréation, de divinités nourricières. La gaine momiforme matérialise, tel un cocon, les potentialités en devenir, la germination, la naissance aussi bien que la renaissance<sup>11</sup>. Min est lié aux moissons, Osiris est le maître de l'abondance, et les petites figurines d'Osiris en terre (les « Osiris végétant ») que, à l'époque gréco-romaine, on fabrique chaque année et que l'on fait germer, illustrent clairement ce pouvoir de fertilité. Les bustes, rosettes, étoiles et autres symboles qui émergent de la gaine de Jupiter héliopolitain ne sont d'ailleurs pas sans rappeler ce phénomène de germination foisonnante propre au dieu engagé égyptien.

Quoique la documentation ne fournisse pas d'indices de rapports de Baalbek avec l'Égypte tels qu'il en existe, par exemple, pour la cité de Byblos, on peut noter que les figurines et amulettes des dieux Min et Osiris sont courantes durant tout le I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. et sont de nature à circuler et à être diffusées largement.

Il y a donc sans doute lieu de nuancer l'affirmation de Seyrig, à la p. 80 des *Antiquités syriennes* VII (dans l'article 93 sur « Bêl de Palmyre »), selon laquelle « En ce temps les villes de Syrie, sortant d'une époque où le bon ton avait commandé de représenter les divinités sous leur figure la plus grecque, s'engouent des simulacres archaïques, des idoles engainées, des déesses en forme de cloche ».

Plutôt qu'une mode archaïsante privilégiant les formes primitives, cet effacement du « bon ton » à la grecque n'est-il pas simplement le résultat de la pénétration progressive, à différentes époques selon les régions de Syrie, de codes de représentation qui existaient depuis le III<sup>e</sup> millénaire en Égypte et depuis le I<sup>er</sup> millénaire en Asie Mineure, et qui étaient toujours assez vivaces pour se diffuser alentour ?

9. Ainsi que l'a signalé Seyrig (par ex. SEYRIG 1953, p. 131).

10. HAIDER 2002, p. 88-89.

11. Cf. MEEKS 1986, p. 252.

### À PROPOS DES NÉCROLOGIES DONNÉES PAR HENRI SEYRIG DANS SYRIA <sup>12</sup>

En appendice à ce livre, ou plutôt comme clôture des *Antiquités syriennes* VII, qui terminent le recueil des articles publiés par Henri Seyrig dans *Syria* tout au long de sa carrière savante, il a paru judicieux d'introduire aussi les nécrologies qu'il avait données dans cette même revue. L'architecture du volume y invitait, ménageant quelque place (p. 176-201) entre l'index thématique de ce tome VII (p. 168-175) et l'Index général des *Antiquités syriennes* (p. 204-251). Partant, la nécrologie de Seyrig lui-même par Ernest Will (p. 195-201) vient porter un point d'orgue à cette petite série qui comporte en tout cinq notices et deux articles (dont celui de Will sur Seyrig). Il ne s'agit pas seulement de sacrifier à un hommage quasi exhaustif, de rassembler ici, hors les recensions, tout ce que la plume de Seyrig aura donné pour *Syria*. Collation faite, ces « petits » écrits, au genre contraignant et bien défini, se révèlent assez instructifs de la personnalité scientifique de leur auteur.

René Dussaud (1868-1958), l'un des trois fondateurs de *Syria* en 1920, avec Edmond Pottier et Gaston Migeon, et directeur de la revue jusqu'à sa mort en 1958, fait l'objet d'un article complet <sup>13</sup>. L'éloge du grand maître des études syriennes ne va pas sans proposer en creux un portrait de Seyrig lui-même. Tenu sans doute par les exigences d'une « nécrologie officielle » (voir *infra* la lettre que Seyrig adresse à André Parrot pour recueillir son appréciation, **ill. 1**), l'auteur insiste peu sur les disparités de carrière ou intellectuelles entre Dussaud et lui, notamment sur sa première formation scientifique et technique de centralien qu'il a rappelée, au contraire, dans cette correspondance privée. La première qualité de Dussaud, pour Seyrig, fut son « contact vivant avec le terrain et les monuments », qui nourrit toute sa réflexion d'historien et détermina son attention, toujours en éveil, pour les travaux d'autrui. Voyageur d'Orient d'abord et orientaliste, Dussaud ne sera jamais vraiment un homme de cabinet sédentaire et le souci constant d'aborder les monuments du passé dans leur environnement constitue la clef de sa méthode, aussi bien que la raison de son ouverture à de nouvelles problématiques. Aussi conjugua-t-il facilement la recherche savante avec l'administration et le soutien des programmes scientifiques, comme conservateur des Antiquités orientales du Musée du Louvre, membre de la commission de Syrie de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, inspirateur du nouveau Service des antiquités installé par la France mandataire en Syrie et au Liban. On reconnaît ici la propre ligne de conduite et de pensée de Seyrig lui-même et, pour s'en convaincre, la lecture de l'article nécrologique donné sur ce dernier par Will offre un frappant parallèle <sup>14</sup>. Notons qu'il n'est pas jusqu'aux *Notes de mythologie syrienne* de Dussaud, saluées par Seyrig, dont le genre n'évoque celui des *Antiquités syriennes* I-VII dont nous traitons aujourd'hui.

Dussaud resta de son vivant le directeur de *Syria*, alors que Seyrig se trouvait à la tête du Service des antiquités de Syrie et du Liban, puis de l'Institut d'archéologie de Beyrouth. Sur la période, d'ailleurs, c'est Dussaud qui rédigea la plupart des notices nécrologiques de la revue. Seyrig, quant à lui, n'en donne alors que trois : pour les RR. PP. jésuites de Beyrouth Sébastien Ronzevalle (1865-1937) et Antoine Poidebard (1878-1955) ; pour Joseph Chamonard (1865-1936). En ce dernier cas, on comprend sans peine ce choix de la rédaction, somme toute dérogatoire : Chamonard <sup>15</sup> avait été un prédécesseur de Seyrig au poste de secrétaire général de l'École française d'Athènes (1908-1912), puis surtout en Syrie mandataire, comme fondateur du Service des antiquités (1920). La sympathie de Seyrig pour le travail des archéologues de l'Université Saint-Joseph, en revanche, dépasse la communauté de formation et de parcours professionnel qui le liait à Chamonard ; elle transcende aussi, entre les jésuites et lui, la disparité d'affiliation confessionnelle, à une époque de conflits religieux encore très vifs, voire d'orientation politique ou morale. Quant à évoquer un archéologue proche de Saint-Joseph sur tous ces

12. Par Frédéric ALPI.

13. VILLENEUVE & LAGARCE-OTHMAN 2013, p. 182-188 = SEYRIG 1959.

14. VILLENEUVE & LAGARCE-OTHMAN 2013, p. 195-201 = WILL 1973.

15. VILLENEUVE & LAGARCE-OTHMAN 2013, p. 179-180 = SEYRIG 1937a.

plans, c'est plutôt le nom de Maurice Dunand qui viendrait spontanément à l'esprit<sup>16</sup>. Il paraît donc que l'attachement partagé pour le Levant aura essentiellement déterminé ce choix du rédacteur, et l'adhésion profonde de Seyrig au projet de Ronzevalle<sup>17</sup>, singulièrement servi par Poidebard<sup>18</sup>, de constituer sur place, avec la Faculté Orientale (qui deviendra par la suite l'Institut des Lettres orientales), un centre d'étude et de formation par la recherche en antiquités orientales<sup>19</sup>, tel que Seyrig le reprendra plus tard à son compte, avec la fondation de l'Institut français de Beyrouth (1946).

Après la mort de Dussaud, Seyrig dirige seul la revue. À l'inverse de son prédécesseur, il intervient peu dans la rubrique nécrologique. Deux notices seulement, mais très éclairantes : l'orientaliste André Maricq (1925-1960) et le R. P. René Mouterde (1905-1961). Le premier savant, disparu à trente-quatre ans, représente pour Seyrig un idéal de dynamisme et de curiosité scientifiques et voyageuses, dont l'évocation ne va pas sans laisser transparaître une réelle émotion<sup>20</sup>. La figure qui vient de nous être présentée du jeune Seyrig découvrant la Méditerranée orientale suscite en effet des rapprochements qui expliquent assez cette sympathie attristée<sup>21</sup>. Seyrig tiendra, d'ailleurs, à rassembler en un volume particulier de Publication hors série de l'Institut français d'archéologie de Beyrouth (n° 11), intitulé par lui *Classica et orientalia*, les articles donnés par Maricq à *Syria* entre 1955 et 1962. Ce recueil paraîtra en 1965, augmenté d'un article inédit, complété de sa main, et d'un index, par lui composé, sur l'exact modèle des *Antiquités syriennes*, dont les cinq premiers volumes sont alors publiés. J'ai eu l'occasion, lors des célébrations du 125<sup>e</sup> anniversaire de l'Université Saint-Joseph, d'évoquer enfin le bel hommage de Seyrig à Mouterde<sup>22</sup>. Il y retrace sobrement mais avec justice le rôle scientifique du premier groupe d'archéologues permanents constitué par les jésuites à Beyrouth (Ronzevalle, Jalabert, Mouterde), soulignant leur inlassable et généreuse activité de passeurs d'informations, de relais vers le monde savant. C'est aussi la fonction que devaient remplir, à ses yeux, les *Antiquités syriennes*.

16. Les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* ont ainsi accueilli la publication des Mélanges offerts à Maurice Dunand (*MUSJ* 45-46, 1969-1971).

17. VILLENEUVE & LAGARCE-OTHMAN 2013, p. 178-179 = SEYRIG 1937b.

18. VILLENEUVE & LAGARCE-OTHMAN 2013, p. 181 = SEYRIG 1955.

19. ALPI 2009, p. 130-133.

20. VILLENEUVE & LAGARCE-OTHMAN 2013, p. 189-192 = SEYRIG 1961.

21. Voir dans ce vol. la communication de D. Youngerman.

22. VILLENEUVE & LAGARCE-OTHMAN 2013, p. 193-194 = SEYRIG 1963 ; cf. ALPI 2009, p. 144-145.

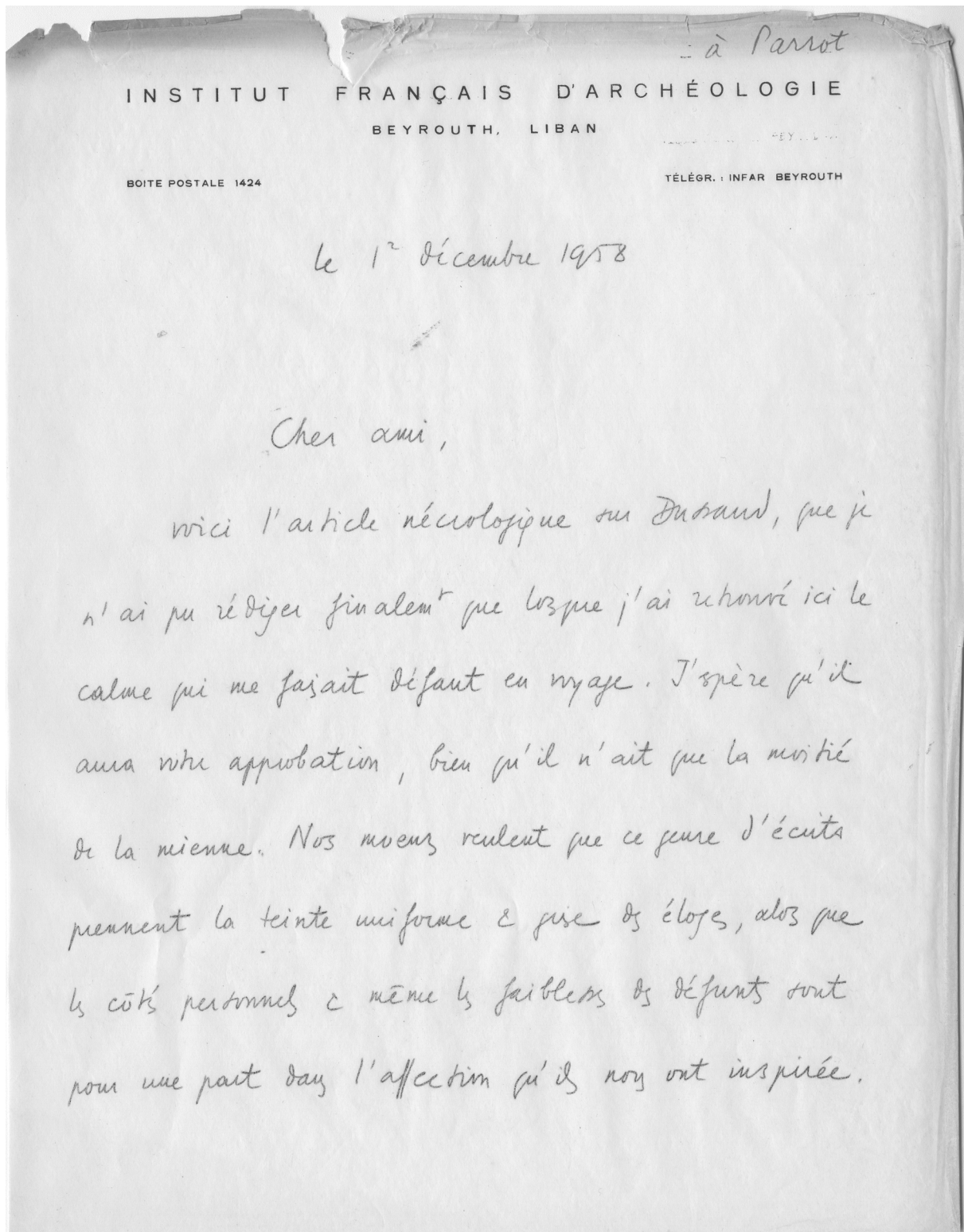


Illustration 1. Lettre de H. Seyrig à A. Parrot à propos de la nécrologie de R. Dussaud, feuillet 1 (collection privée).



INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE  
BEYROUTH, LIBAN

BOITE POSTALE 1424 TÉLÉGR. : INFAR BEYROUTH

Je me le disais encore ar<sup>r</sup>-hier à Jérusalem en écou-  
tant le Père Vincent me parler de la jeunesse de  
Dussaud, dont il reste sans doute le seul témoin qui  
me soit accessible. — Quoi qu'il en soit, n'hési-  
tez pas à me suggérer les additions, suppressions, mo-  
difications, que vous trouverez utiles. Vous savez comme  
on est aveugle sur ses propres écrits, et dans un sujet  
comme celui-là, je tiens particulièrement aux remar-  
ques, et à ce que nous soyons tt à fait d'accord. Je  
vous adresse donc deux exemplaires, et j'en fais un.  
marquez ou ajoutez sur l'un d'eux vos observations

Illustration 2. Lettre de H. Seyrig à A. Parrot à propos de la nécrologie de R. Dussaud, feuillet 2 (collection privée).

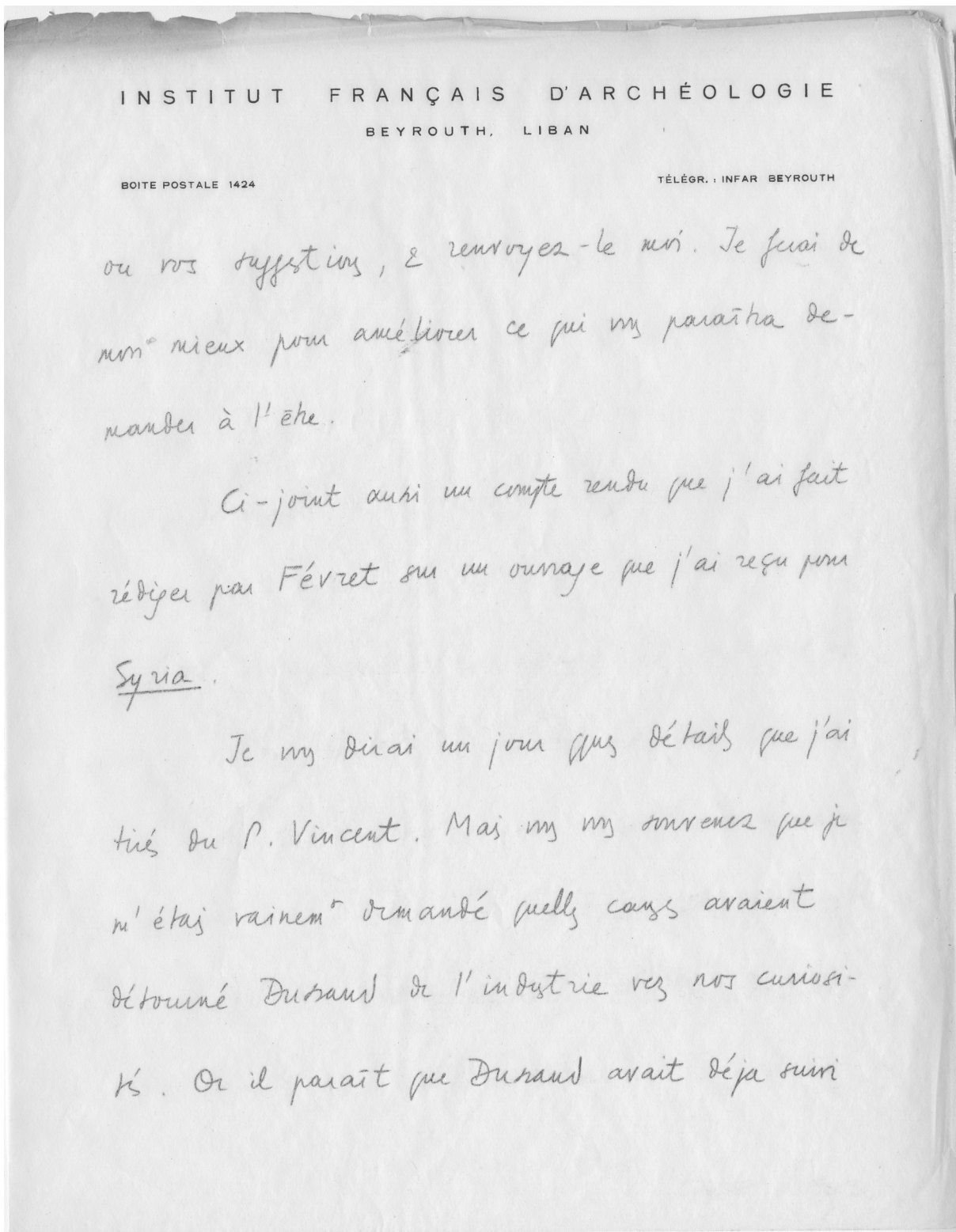


Illustration 3. Lettre de H. Seyrig à A. Parrot à propos de la nécrologie de R. Dussaud, feuillet 3 (collection privée).

INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE  
BEYROUTH, LIBAN

BOITE POSTALE 1424 TÉLÉGR. : INFAR BEYROUTH

les cours de l'École centrale avec une élégance assez détachée, et que, ay<sup>t</sup> hérité là-dessus de la fortune de son père, sa mère avait conçu qu'après méhensim de le voir glisser vers une vie dissipée. C'est pour y parer qu'elle avait eu l'idée de le présenter à Clermont - Gamneau, entre les mains de qui le miracle s'était produit en effet. - J'ai trouvé ça si sympathique, que j'ai songé un instant à en faire usage. Mais encore une fois, les nécrologies officiels ne se prêtent pas à ces anecdotes, et j'ai craint les soupçons d'indiscrétion.

Bien amicalement à vous  
Henri Seyrig

Illustration 4. Lettre de H. Seyrig à A. Parrot à propos de la nécrologie de R. Dussaud, feuillet 4 (collection privée).

## BIBLIOGRAPHIE

- ALIQUOT (J.)  
2009 *La vie religieuse au Liban sous l'Empire romain (BAH 189)*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo.
- ALPI (F.)  
2009 « L'épigraphie gréco-latine dans les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* : autour des RR. PP. L. Jalabert et R. Mouterde », *MUSJ* 62, p. 129-147.
- BEL (N.)  
2012 *Jupiter Héliopolitain (coll. Solo)*, Paris, Louvre éditions / Somogy.
- FLEISCHER (R.)  
1973 *Artemis von Ephesos und verwandte Kultstatuen aus Anatolien und Syrien*, Leyde, Brill.
- HAIDER (P. W.)  
2002 « Glaubenvorstellungen in Heliopolis/Baalbek in neuer Sicht », M. SCHUOL, U. HARTMANN & A. LUTHER (éd.), *Grenz-überschreitungen. Formen des Kontakts zwischen Orient und Okzident im Altertum*, Stuttgart, F. Steiner, p. 83-122.
- HAIJAR (Y.)  
1977 *La triade d'Héliopolis-Baalbek. Son culte et sa diffusion à travers les textes littéraires et les documents iconographiques et épigraphiques (Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain 59)*, Leyde, Brill.
- HAIJAR (Y.)  
1985 *La triade d'Héliopolis-Baalbek. Iconographie, théologie, culte et sanctuaires*, Montréal, Université de Montréal.
- KROPP (A. J. M.)  
2010 « Jupiter, Venus and Mercury of Heliopolis (Baalbek). The Images of the "Triad" and Its Alleged Syncretisms », *Syria* 87, p. 229-264.
- MEEK (D.)  
1986 « Zoomorphie et image des dieux dans l'Égypte ancienne », C. MALAMOUD & J.-P. VERNANT (dir.), *Corps des dieux*, Paris, Gallimard, p. 229-257.
- SEYRIG (H.)  
1937a « Joseph Chamonard », *Syria* 18, p. 411-413.
- SEYRIG (H.)  
1937b « Le P. Sébastien Ronzevalle », *Syria* 18, p. 323-324.
- SEYRIG (H.)  
1953 *Antiquités syriennes IV*, Paris, P. Geuthner.
- SEYRIG (H.)  
1955 « Le R. P. Antoine Poidebard », *Syria* 32, p. 164-165.
- SEYRIG (H.)  
1958 *Antiquités syriennes V*, Paris, P. Geuthner.
- SEYRIG (H.)  
1959 « René Dussaud (24 décembre 1868 - 17 mars 1958) », *Syria* 36, p. 1-7.
- SEYRIG (H.)  
1961 « André Maricq (1925-1960) », *Syria* 38, p. 350-354.
- SEYRIG (H.)  
1963 « Le R. P. René Mouterde », *Syria* 40, p. 226-227.
- VILLENEUVE (F.) & LAGARCE-OTHMAN (B.) éd.  
2013 *Henri Seyrig, Antiquités syriennes VII (Syria Suppl. I)*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo.
- WILL (E.)  
1973 « Henri Seyrig (10 novembre 1895 - 21 janvier 1973) », *Syria* 50, p. 259-273.

